

voix émue. Je suis la morte en blanc de Plestin."

Et, se reprenant, implacable, avec la terrible majesté de la justice rayonnante sur son admirable visage :

"Je suis Ameline, comtesse de la Croix de Kergoaz, votre cousine, comtesse Aude. Il n'a pas dépendu de mon mari que je sois morte. C'est à vous, comte Roger, et aux Prigent de Bocenno que je dois d'être encore vivante. Pour sauver toutes les têtes innocentes que menacent l'ambition et la cupidité du misérable auquel je suis lié par un lien sacré, je veux livrer moi-même au bourreau la tête de mon mari."

Le 2 septembre 1793, le soleil se leva dans un ciel d'une édenique pureté.

Et ce matin-là, la petite ville de Roscoff fut remplie d'une activité extraordinaire.

Une foule énorme de paysans, de pêcheurs, de soldats et de marins s'y rendait par toutes les routes, et depuis Saint-Pol-de-Léon, dont l'astre naissant au-dessus des horizons de la rivière de Morlaix dorait le Kreizker géant, ce n'était sur les chemins, dans les sentiers, à travers les champs et les landes, que longues queues de voitures, de charrettes et de piétons.

Le pardon de St-Jean-du-Doigt et celui du Folgoët, les deux pèlerinages de Sainte-Anne, celui de la Paluë et celui d'Auray, n'attirèrent jamais plus grande affluence de fidèles que l'annonce d'un grand drame imprévu n'amena de curieux à Roscoff.

Qu'allait-on voir ? qu'allait-on apprendre ? Aucun de ceux qui se hâtaient ainsi n'aurait su le dire.

On savait seulement que ce jour-là, le citoyen Thiard, secrétaire et représentant des délégués de la nation, venait en personne dans la pauvre cité de pêcheurs, flanqué d'une brillante escorte de cavalerie pour accomplir un grand acte de justice.

Et comme le prestige de l'uniforme et des chamarrures a toujours été grand sur les foules, la multitude s'était donné rendez-vous à Roscoff pour jouir du coup d'œil des soldats rassemblés autour du tout-puissant délégué.

Le citoyen Thiard, usant du privilège des potentats, se fit attendre par le peuple souverain et n'arriva qu'à midi, à l'heure réglementaire des repas officiels, pour s'asseoir au banquet que lui offrait la municipalité de Roscoff.

Les spectateurs, qui l'avaient vu passer en voiture escorté par trois cents hussards, le virent sortir de table à trois avec la mine réjouie d'un homme heureux auquel son estomac n'a aucune négligence à reprocher.

A cette même heure, un second cortège, moins brillant à la vérité, pénétrait dans la ville.

Le citoyen Arthur Killerton entra à Roscoff, entouré d'une dizaine de cavaliers à bonnet rouge, parmi lesquels figuraient l'ex-baron de Saint-Julien, aujourd'hui le citoyen Pinsard, le notaire Jorge Darros et l'anglais Ralph Gregh, ses acolytes.

Tous ces hommes, pourvoyeurs de la guillotine, louches surveillants et espions délégués, avait une vague inquiétude peinte sur le visage. Ils sentaient que les haines contenues dans la multitude se demandaient qu'à faire explosion et à assouvir l'âpre désir de représailles qui fermentait dans toutes ces âmes. L'esprit tendu acquiert la perception de ces choses.

Ce n'était pas tout.

Un bruit circulait dans la masse en ébullition qu'un navire de guerre allait entrer dans le port, amenant un prisonnier dont les juges, sans appel, allaient fixer le sort séance tenante. Si bien que Roscoff, qui ignorait encore la splendeur du triangle égalitaire, aurait peut-être, ce jour-là, la satisfaction de voir se dresser les bois de justice sur sa grande place et tomber la tête d'un traître.

D'aucuns assuraient même que la machine émancipatrice était venue de Brest dans un fourgon et qu'on l'avait déjà remise dans un hangar, dépendance de la maison commune.

Or le prisonnier attendu. Alain Prigent, était arrivé dès le matin, gardé à vue et porté, non par un vaisseau de guerre, mais par ce même trois-mâts, le *Sans-Culotte*, qui l'avait conduit au fort Taureau. Il était faux que la guillotine et le bourreau fussent dans les

murs de Roscoff, mais il était bien vrai qu'Alain jouait sa tête dans cette terrible partie.

Or, en même temps que leur chef, les gens de la Roche-qui-Tue étaient entrés dans la cité léonaise.

Ils étaient là en force, au moins trois mille, prêts à une action énergique si les jours d'Alain étaient menacés.

Et, en vérité, ils étaient redoutables. Qu'auraient pu contre ces hommes de fer les trois cents hussards de Thiard et les cinquante ou cent fantassins venus du fort Taureau ? Ils eussent été écrasés avant même de s'être mis en défense.

Thiard, d'ailleurs, était venu, confiant en ces hommes, sachant bien que ce n'était pas de ce côté que le péril pouvait naître pour lui. La menace suspendue sur sa tête, il la sentait aux mains du terrible Killerton, et c'était un féroce espoir d'abattre cet adversaire redouté qui l'avait conduit à prêter l'oreille aux communications qui lui avaient été faites par le chef de la Kerret-ar-laz.

Par exemple, il menait bien son jeu et n'entendait pas être berné. Appelé en qualité de juge par Alain Prigent, il ferait son devoir de juge avec d'autant plus de sévérité que son intérêt même lui dictait cette sévérité. Si Alain ne fournissait pas la preuve de la trahison de Killerton, ce serait lui, Alain, qui payerait pour le coupable. Thiard le livrerait sans miséricorde au ressentiment de son ennemi.

On avait donc déposé le captif dans une salle basse de la mairie, faisant l'office de prison.

Il n'était point enchaîné, n'étant encore que suspect, non prévenu. Ce serait au comte Arthur à dresser l'acte d'accusation, s'il ne passait pas lui-même au banc des accusés. Le dilemme était mortel et le vieux Madeuc avait eu raison de dire qu'Alain avait commis une grave imprudence en engageant une semblable partie. Deux têtes d'hommes en étaient les enjeux.

Et si l'impatience était au cœur des membres de la Confrérie, l'angoisse déchirait celui d'Ameline, accourue elle aussi.

Mapiaouank était dans Roscoff depuis la veille au soir. Elle avait passé la nuit dans une auberge à la discrétion de la société, priant et pleurant aux côtés d'une autre femme en proie aux mêmes tortures morales, mais soutenue par la même espérance.

La comtesse de Plestin, en effet, laissant son fils à la garde de sa vieille nourrice dans les souterrains de Camaret, avait voulu accompagner son mari. Le voyage avait été assez heureux, malgré les mille périls qu'il avait fallu traverser pour le retour. Et, en ce moment, les deux femmes, anxieuses, attendaient le retour du comte, qui, accompagné d'Yves Le Braz, avait couru jusqu'à Plestin pour en rapporter les preuves matérielles indispensables à la généreuse tentative de la comtesse Ameline contre Killerton, en faveur d'Alain Prigent.

Frissonnantes, tremblant à chaque bruit, les deux femmes prêtaient l'oreille à toutes les rumeurs du dehors.

Car, dans le silence de cette petite ville endormie, le bâillement d'un chien, les pas d'un chat sur une gouttière, étaient entendus à distance.

Elles souffrirent ainsi, les yeux ouverts dans les ténèbres jusqu'à une heure après minuit.

"Mon Dieu ! soupirait la comtesse Aude, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, que le comte n'ait pas été reconnu, qu'aucun soupçon de ce misérable Killerton n'ait entravé leur marche ! Je ne crains pas pour moi, car mon sacrifice est fait depuis longtemps, mais pour mon fils, mon pauvre petit Robert, qui resterait orphelin et sans défense ; pour vous-même, Ameline, qui avez le droit d'espérer que Dieu se souviendra."

— Espérons, mon amie, répondait tristement la jeune femme, ayons confiance en son secours. C'est pour la justice que nous luttons et souffrons."

Une autre heure s'écoula dans les mêmes affres de l'attente. Les pauvres âmes à l'agonie n'avaient plus la force de prier.

Tout à coup, comme le clocher de l'église laissait tomber deux sons argentins à travers sa dentelle de

Pierre, un bruit de pas pressés monta de la rue. Ils venaient en hâtant et s'arrêtèrent devant la porte de l'auberge, dont le marteau résonna lugubrement.

Ce coup, si lugubre que le rendissent l'heure et les circonstances, n'en fut pas moins salué par un cri de joie des deux femmes.

"Ce sont eux !" s'exclama Ameline, qui ouvrit la porte de la chambre où elles se tenaient et se pencha, une lampe à la main, pour éclairer l'escalier.

La comtesse Aude, elle, était tombée à genoux et élevait son âme à Dieu dans un hymne de fervente reconnaissance.

Elle put entendre dans l'escalier monter la démarche de plusieurs personnes. Ameline rentra, précédant quatre hommes, dont l'un déposa sur un meuble un paquet de hardes assez volumineux. Celui-là, c'était Joël Gac, l'oncle de l'infortunée Marie-Ange, assassinée au lieu et place de sa maîtresse. Dans les trois autres, vêtus en paysans, Aude reconnut le comte, son mari, Yves Le Braz et le vieux garde-chasse Julot.

Roger baisa galamment la main d'Ameline en la saluant très bas, et lui dit :

"Vous le voyez, ma cousine, nous avons fait le possible pour vous servir. Dieu nous a protégés. Non seulement nous vous rapportons les vêtements de la morte en blanc de Plestin, mais j'ai pu vous ramener aussi les premiers témoins du drame. Les autres viendront d'eux-mêmes au procès."

— Merci, mon cousin, répondit la jeune femme, les larmes aux yeux. Il n'y a que Dieu qui puisse vous récompenser de votre noble action."

Et, suivie de la comtesse Aude, Mapiaouank se retira dans une seconde pièce attenante à celle où les quatre hommes venaient d'entrer.

Un quart d'heure plus tard, elle rentrait, vêtue de la toilette encore souillée de terre qu'elle portait le jour de l'attentat et qu'on avait conservée au manoir de Plestin, comme pièce à conviction éventuelle, lorsque, le terme de l'exposition étant venu, le corps avait été couché dans la bière.

Elle subissait ainsi une véritable transformation.

Ce costume était celui, non d'une femme de condition, mais d'une suivante riche pour laquelle ses maîtres auraient eu des faveurs.

Ameline était vêtue de blanc des pieds à la tête. Jupe et corsage étaient faits d'une étoffe de laine très fine et très souple sur laquelle des appliques de faille, de velours et de dentelles dessinaient de riches arabesques. La coiffe et le col étaient de point d'Angleterre de la plus précieuse qualité. Des souliers à boucles d'argent décelaient la tenue d'une fille d'honneur invitée à un illustre mariage.

Ainsi se trouvait expliqué le mystère de cette toilette, qui avait si fort intrigué les assistants au moment de la découverte du crime.

Et les quatre spectateurs émerveillés, la comtesse Aude elle-même, admiraient cette beauté vivante qu'ils avaient vue morte couchée dans le cercueil.

"Me voici prête pour la vengeance," prononça Ameline d'une voix calme et résolue.

Elle se reprit, afin de rectifier le sens de ses paroles par les termes mêmes :

"Pour la justice. La morte sort du sépulcre pour accuser ses meurtriers et les dénoncer à la vindicte publique."

Son regard s'abaissa sur elle-même et sa blanche parure. Ses yeux se mouillèrent. Une larme tomba sur la collerette de dentelle.

"Pauvre petite Marie-Ange, murmura-t-elle. C'est elle qui est morte pour moi et qui dort sous mes vêtements dans les caveaux de Sainte-Anne."

— Vous n'êtes pas seule à vouloir la vengeance, madame, fit le vieux Joël Gac en étendant la main. Je poursuis le même but."

Et il ajouta avec une solennité grave où vibrait encore une vive douleur :

"Marie-Ange était ma nièce, madame la comtesse. Quand elle disparut, sa mère et moi l'avons maudite. Elle a dû me pardonner, du haut du ciel, cette malédiction. Mais je veux, moi, la réparer ; car la vieille mère, ma belle-sœur, est morte sans avoir su la vérité."